

spéciales; l'une renferme les monuments du règne eucharistique dans l'ordre intellectuel; l'autre, dite salle des miracles, concerne le règne eucharistique sur les natures inférieures; la troisième est consacrée au Sacré-Cœur, c'est-à-dire au règne de Jésus-Christ dans l'ordre moral, au règne de son Cœur sur le cœur des hommes. Le nouvel édifice qu'on a dessein de construire contiendra en outre ce qu'on pourrait appeler l'archéologie du Saint-Sacrement, c'est-à-dire des monuments de sculpture, d'épigraphie, d'orfèvrerie, de numismatique, etc.

LIVRE XIX

ICONOGRAPHIE DE L'EUCARISTIE

Les monuments iconographiques dont nous devons nous occuper sont relatifs 1° aux figures de l'Eucharistie; 2° à son institution; 3° à l'Eucharistie en général ou à des particularités eucharistiques.

CHAPITRE I

Des figures de l'Eucharistie

Nous avons déjà signalé les principales figures de l'Eucharistie, d'après les indications des Pères (1). Nous n'avons plus à les étudier que sous le rapport iconographique.

La discipline du secret devait interdire aux premiers artistes chrétiens de représenter le mystère le plus auguste de la Religion; il fallait se garder de le révéler aux profanes qui auraient pu furtivement s'introduire dans les catacombes. Aussi n'y a-t-il, dans ces cimetières sacrés, aucune représentation proprement dite de la Cène, ni de la messe, ni de la communion; mais il y est fait de nombreuses allusions par des figures symboliques dont les Chrétiens seuls pouvaient comprendre la signification. Nous allons indiquer, par ordre alphabétique, les principales figures allégoriques, par lesquelles les premiers siècles chrétiens ont désigné l'Eucharistie.

ANIMAUX SYMBOLISANT LA COMMUNION. — On voit, sur les marbres chrétiens, des vases d'où s'élèvent des pampres garnis de raisin qui becquettent une ou deux colombes. Dans une église du ^v^e siècle, découverte à Rimini en 1863, se trouve un autel où est sculpté un vase ansé, surmonté d'une croix d'où sortent deux ceps de vigne chargés de raisins qui becquettent six oiseaux (2). A Briord (Ain), sur la tombe de Boldaricus, deux colombes boivent dans un vase. Sous une inscription de l'an 460, publiée par M. de Rossi (3), on voit une colombe ayant sur la tête le signe de la croix et s'appêtant à boire dans un calice ministériel : « C'est là, dit M. le chanoine Davin (4), le fidèle lavé dans le baptême, et marqué du sceau du Christ dans la

Confirmation, qui va goûter la manne ou le vin céleste de l'Eucharistie. A Lyon, nous trouvons sur un marbre funéraire, deux colombes ayant encore ce signe sur la tête, qui becquettent les dattes d'un palmier, figure du Christ. C'est le même symbole du Baptême, de la Confirmation et de l'Eucharistie, et, sur tous ces monuments, ce signe + est bien le signe du Christ empreint au front des chrétiens à la Confirmation. »

Sur des monnaies de la première race, frappées dans le Gévaudan, ainsi que sur des *triens* de Cahors, se trouvent des oiseaux affrontés qui boivent dans un calice ou qui becquettent une grappe de raisin émergeant d'un vase. MM. Lelewel et E. Cartier voient là, avec raison, un symbole eucharistique (1). Cette allégorie a persévéré dans le cours du moyen âge. Des colombes, emblème de la simplicité et de la douceur, parfois munies de la queue du serpent, emblème de la prudence, se désaltèrent dans un calice. On voit de ces représentations sur des chapiteaux de Saint-Hilaire de Poitiers, de la cathédrale du Mans, etc. La tête de l'oiseau est souvent ornée d'une riche aigrette. Il est impossible, dit l'abbé Crosnier (2), de ne pas reconnaître ici les dispositions nécessaires pour approcher dignement du banquet eucharistique et les fruits précieux qu'en retire l'âme fidèle. C'est en effet dans la communion que le chrétien trouve le germe de l'immortalité et qu'il s'assure la couronne de gloire indiquée par l'aigrette déployée, qui surmonte, comme un magnifique diadème, la tête de ces colombes.

Quelquefois, au lieu de colombes, ce sont des paons qui becquettent la vigne sortant d'un vase ansé. Sur une pierre sépulcrale du cimetière de Prétexat (11^e siècle), conservée au musée de Latran, on voit au centre deux paons, près d'un vase, sur l'orifice duquel sont disposés des pains, c'est-à-dire les *coronæ consecrata* du sacrifice eucharistique (3).

Plusieurs chapiteaux du moyen âge, par exemple à Saint-Aignan de Cosne, nous montrent un lion buvant dans un calice. C'est évidemment l'emblème du chrétien qui puise sa force dans le banquet eucharistique (4).

(1) *Revue numismatique*, 1859.

(2) *Bullet. monum.*, t. XIV, p. 293.

(3) De Rossi, *Bullet.*, nov. 1867, p. 81.

(4) On a cité à tort comme appartenant à ce symbolisme les lions buvant dans un calice, qui figurent dans un ancien tissu conservé à la cathédrale du Mans. C'est une chasse orientale; ces lions, comme l'a démontré M. Le Normand, sont une représentation hiératique empruntée à la religion de Zoroastre.

(1) Livre I, ch. I, page 3.

(2) De Rossi, *Bulletino*, 1864, p. 15.

(3) *Inscr. Christ.*, t. I, p. 323.

(4) *La Capella greca*, ch. XXXI.

BANQUETS. — Dans les catacombes, il y a deux sortes de représentations de repas ; les uns nous montrent sept hommes assis à une table où il n'y a pour aliments que des pains et des poissons frits ; dans les autres, on voit des hommes et des femmes en nombre indéterminé. Parlons d'abord de ces derniers banquets.

Au cimetière Domitille, une fresque représente deux personnes assises sur un lit, devant une table à trois pieds, sur laquelle est servi un poisson entouré de trois pains. Près de la table, un homme se tient debout.

Au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, on voit deux banquets (fin du III^e siècle), l'un de cinq convives dont deux femmes, l'autre de trois hommes et trois femmes. Entre les personnages, on lit distinctement, sur l'une de ces peintures : *Agape misce nobis, Irene porge calda* ; et sur l'autre : *Agape misce mi, Irene da calda*. C'est donc la Paix (*Irene*) et la Charité (*Agape*) qui sont chargées de distribuer les mets et les boissons (1).

Sur une peinture murale analogue, du cimetière de Saint-Calliste, transférée aujourd'hui au musée de Latran, il n'y a ni table ni aliments.

Aringhi, Boldetti, Bottari avaient cru reconnaître des agapes dans ces représentations et dans plusieurs autres, qu'on trouve également dans les catacombes. Cette opinion est aujourd'hui généralement abandonnée. On ne voit jamais de viande sur ces tables, et le luxe des lits n'est nullement en harmonie avec la simplicité des agapes primitives. Ce sont là des images symboliques du bonheur céleste, que les paraboles évangéliques comparent souvent à un festin. Aussi, dans une peinture du cimetière de Sainte-Agnès et sur une sculpture du musée de Latran, ces repas mystiques forment-ils le pendant de la parabole des Vierges sages : c'est la félicité éternelle, récompense de leur fidélité. On peut dire toutefois que ce sont là des représentations figuratives de l'Eucharistie, en tant que les agapes sont une image du banquet céleste. Un écrivain protestant, M. Roller, admet cette interprétation. « Ces images, dit-il, (2), étaient aussi des allusions aux agapes, car le repas espéré avait pour type la Cène chrétienne, celle qui se faisait dans l'église, entre fidèles, comme témoignage de l'union au Christ et de la commune participation aux grâces de Dieu. »

(1) Garucci, *Storia dell' arte cristiana*, p. 170.
 (2) *Les Catacombes de Rome*, t. II, p. 10.

Dans un bon nombre de représentations (il y en a cinq dans la crypte des Sacraments), on voit une table où sont servis des poissons et parfois des pains. Devant elle, sont assis, sur des lits, des convives au nombre de sept, et qui sont toujours des hommes. Cette scène rappelle l'apparition, aux apôtres, de Jésus ressuscité, après la pêche miraculeuse, sur les bords du lac de Tibériade. On sait que Notre-Seigneur leur offrit alors un repas composé de poissons, cuits sur la braise, et de pains. Mais, ce n'est point là exclusivement une composition historique. Les saints Pères ont montré les relations symboliques entre le poisson grillé et le Christ souffrant. « Le poisson frit, dit S. Augustin (1), c'est le Christ ; il est aussi le pain qui est descendu du Ciel. » Prosper d'Aquitaine, ou plutôt l'Anonyme d'Afrique qu'on a pris pour lui, appelle Jésus-Christ « le grand Poisson qui, sur le rivage, a rassasié lui-même ses disciples, qui s'est offert en *Ichtus* au monde entier, et dont les vertus intérieures nous illuminent et nous nourrissent chaque jour (2). » La preuve que cette représentation n'est point purement historique, c'est qu'on y a adjoint un certain nombre de corbeilles de pain (7, 8 ou 12), dont il n'est point question dans le texte de saint Jean, et qui n'ont ici pour but que de rappeler le sens également eucharistique de la multiplication des pains.

DANIEL DANS LA FOSSE AUX LIONS. — Daniel, debout et nu au milieu des lions, est fortifié par le pain que lui présente Habacuc. Cette composition devait rappeler aux fidèles le prêtre, l'Habacuc de la nouvelle Loi, qui, lui aussi, guidé par les anges, se rendait dans les prisons, pour donner le Viatique à ceux qui allaient être livrés aux bêtes.

M. Ed. Le Blant a reconnu le même sujet sur une petite seille en bois, recouverte de cuivre repoussé, trouvée dans le cimetière mérovingien de Mianay (Somme). « Daniel, dans la fosse aux lions, dit-il (3), avait, au point de vue symbolique, deux significations principales : la constance dans la persécution, la foi dans la résurrection promise. Parmi d'autres sens que cette image présentait de plus pour nos pères, il en est un encore qu'il faut



Habacuc.

(1) *Tract. XII in Joan.*
 (2) *De Promis. et grad. Del.*, t. II, p. 30.
 (3) *Revue de l'Art chrétien*, t. XIX, p. 94.

noter. Les vivres apportés par Habacuc à l'illustre prophète étaient, à leurs yeux, une figure de l'Eucharistie. J'en connaissais déjà deux preuves : la première, dans les sculptures d'un sarcophage d'Arles, très inexactement figuré par Millin, et où l'on voit l'ange et Habacuc apportant à Daniel des pains et un poisson à tête de dauphin. Une autre tombe, trouvée à Brescia et publiée dans le beau recueil de M. Odorici (1), représente Habacuc offrant à Daniel un pain et un poisson, dans une corbeille. Ce double symbole bien avéré du mystère de l'Eucharistie me paraît se retrouver encore sur la seille de Miannay. En même temps qu'il porte de la main droite une sorte de panier à anse, Habacuc tient suspendu, dans sa main gauche, un objet renflé au milieu et de forme allongée et ondulée. Les données de la scène ne permettent pas de voir ici autre chose qu'une matière comestible, et la comparaison des sarcophages d'Arles et de Brescia me fait incliner à y reconnaître un poisson. Si l'on en juge ainsi que moi, la seille de Miannay serait le troisième monument de l'art chrétien, venant révéler, dans une figuration de Daniel exposé aux lions, une signification symbolique dont je n'ai trouvé, jusqu'à cette heure, aucune mention dans les écrits des Pères. »

ÉPIS, VIGNE ET RAISINS. — Il est certain qu'au IX^e siècle, le blé, la vigne et les raisins avaient, comme de nos jours, une signification eucharistique. Mais nous croyons que ce symbolisme remonte à une bien plus haute antiquité, surtout en Orient et en Afrique. Outre les oiseaux qui becquettent le raisin, on voit fréquemment des génies vendangeant des vignes et des ouvriers fauchant des moissons. Un bas-relief de Deir-Saubil (Syrie), antérieur au VII^e siècle, représente un Agneau de Dieu, ayant une croix soudée à son échine; il est accompagné de grappes de raisin et d'un pain incisé en croix (2). Nous ne devons pas oublier que Jésus-Christ a dit de lui-même : « Je suis la vraie vigne, » et que les pampres garnis de raisins peuvent faire allusion à cette parabole. Dans les catacombes, les palmiers, chargés de fruits, semblent aussi avoir figuré l'Eucharistie.

MANNE DU DÉSERT. — Dans un *arcosolium* du cimetière de Cyriaque, on voit représentée la parabole des Vierges sages, à côté de la manne tombant du ciel sur les Juifs dans le désert. « Le miracle de la manne, dit M. de Rossi (3), n'a jamais été vu dans les autres peintures primi-

(1) *Monumenti cristiani di Brescia*, tav. XII, n° 3.

(2) Melchior de Vogué, *Syrie centrale*, pl. 48, n° 3.

(3) *Bullettino*, 1^{re} série, t. I, p. 80.

tives, en sorte que les monuments ne peuvent nous aider à en deviner le mystère. Mais le Sauveur lui-même le révèle, au chapitre VI de l'Évangile de saint Jean : c'est lui qui est la *vraie manne*, le *pain vivant descendu du Ciel*. Et l'artiste a peut-être exprimé ce mystère, en inscrivant le monogramme du Christ dans une couronne, d'où jaillissent les rayons qui illuminent le nuage chargé de la manne. Ce prodige, symbole du pain céleste qui nourrit les fidèles durant leur vie mortelle et les prépare à l'immortalité bienheureuse, en d'autres termes symbole de la foi en Jésus-Christ et de la divine Eucharistie, ne pourrait pas mieux faire suite à la parabole des Vierges; il démontre comment la Vierge sage a alimenté la flamme de sa lampe et a été reçue aux noces éternelles. » Dans d'autres peintures, Moïse (c'est-à-dire saint Pierre) montre du doigt, soit la manne elle-même, soit le nuage de bénédiction d'où elle tombe. Ce peut être là une allusion à l'Eucharistie, en raison même des scènes correspondantes.

MOÏSE FRAPPANT LE ROCHER. — L'eau qui jaillit du rocher ne désigne pas seulement la grâce, la doctrine évangélique et l'eau du baptême; elle représente aussi l'Eucharistie, canal de la grâce et de l'Esprit-Saint. Cette dernière signification est surtout frappante, lorsqu'à côté de cette scène, on voit Moïse, une verge à la main, montrer des paniers remplis de cette manne miraculeuse, à laquelle Jésus-Christ s'est comparé. Saint Jean Chrysostome, commentant la première épître de saint Paul aux Corinthiens, nous dit : « Comme tu manges le corps du Seigneur, ainsi les Hébreux ont mangé la manne; et comme tu bois le sang, ainsi ils ont bu l'eau de la pierre... A eux, ont été données la manne et l'eau; à toi, le corps et le sang. »

MULTIPLICATION DES PAINS. — C'est la représentation d'un fait historique, mais en même temps une figure de la multiplication miraculeuse du pain eucharistique qui ne s'épuise jamais, quel que soit le nombre de ceux qui y participent. On sait que le Sauveur fit deux multiplications de pains, l'une de cinq pains d'orge et de deux poissons, près de Bethsaïde, dans le désert; l'autre, de sept pains de froment dont les restes, après avoir nourri quatre mille hommes, remplirent encore sept corbeilles. C'est presque toujours ce dernier miracle que reproduisent, avec quelque variation, les fresques des catacombes. Tantôt ce sont les pains et les poissons qui sont figurés dans leur nombre primitif, c'est-à-dire avant d'avoir été multipliés (1);

(1) *Ibid.*, 1865, p. 76.



(La multiplication des pains (cimetière de l'Ardéatine).

tantôt ce sont les corbeilles, remplies de pains, qui prennent place soit autour de la table où est servi le poisson, soit près de celle du repas de Tibériade (1). Ici, comme dans le cimetière *ad duas lauros*, le Sauveur, vêtu de la tunique et du manteau, touche avec une baguette l'une des corbeilles disposées à ses côtés; là, c'est la véritable scène historique où les apôtres présentent les aliments qui doivent être multipliés.

Dans une fresque de la catacombe d'Alexandrie, représentant la première multiplication des pains, ce n'est pas André et Philippe, conformément au texte évangélique, qui présentent à Notre-Seigneur les pains et les poissons, mais Pierre et André. « Il y a là évidemment, dit Mgr Martigny (2), une intention symbolique d'attribuer à saint Pierre la primauté du sacerdoce eucharistique. Ceci est un trait de lumière, à l'aide duquel nous pourrions reconnaître saint Pierre offrant les pains et les poissons, dans la plupart des monuments, des sarcophages notamment, où ce fait miraculeux est retracé. »

(1) Bostio, *Roma sotter.*, t. II, pl. 14.
(2) *Dict. d'antiq. chrét.*, 2^e éd., p. 290.

Les faits évangéliques sont souvent résumés d'une manière très sommaire, mais suffisante pour en rappeler le souvenir. Ainsi la multiplication des pains est fréquemment figurée par un personnage debout, entre deux autres qui lui présentent des pains et des poissons, ou plus simplement encore par une rangée de corbeilles de pains, le plus ordinairement au nombre de sept ou de douze.

Quand la multiplication des pains est figurée sur un tombeau, elle paraît signifier que le défunt s'est muni du pain céleste avant d'entreprendre le voyage de l'éternité.

NOCES DE CANA. — Tous les Pères ont vu dans le miracle de Cana une image de la transsubstantiation; aussi est-il parfois représenté sur des vases eucharistiques, par exemple sur une burette du IV^e siècle, signalée par Bianchini, dans ses notes sur Anastase le Bibliothécaire (1).

Dans beaucoup de peintures et de sculptures, nous voyons le Christ toucher des cruches de grès, placées devant lui. Cette scène a souvent pour pendant la multiplication des pains, en sorte qu'on a ainsi sous les yeux, non seulement les deux substances eucharistiques, mais le changement de l'une et la distribution de l'autre.

Certains sujets qui, isolés, pourraient être différemment interprétés, prennent, par leur rapprochement, une signification eucharistique. Ainsi, dans une coupe d'or provenant de la catacombe de Calliste, on voit tout à la fois : 1^o Tobie avec le poisson; 2^o le Christ changeant en vin l'eau des urnes de Cana; 3^o le Christ guérissant le Paralytique; 4^o le Christ apparaissant aux trois jeunes gens dans la fournaise. On sait que la chair du Sauveur est symbolisée par le poisson; son précieux sang, par les vases de Cana; la vie de la grâce, par la guérison du Paralytique; la Résurrection, par la délivrance de la fournaise ardente. Cet ensemble représente donc la promesse du Sauveur : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Cette dernière pensée est encore



Miracle de Cana.

(1) *Ibid.*, V^o Cana.

plus accusée, lorsque, comme dans d'autres compositions, l'artiste y a ajouté la résurrection de Lazare.

S'il pouvait rester le moindre doute sur la signification eucharistique du miracle de Cana, mis en regard de la multiplication des pains, ce doute serait complètement dissipé par l'inscription qui accompagne ces deux scènes sur une fresque des catacombes d'Alexandrie : *Τὰς εὐλογίας τοῦ Χριστοῦ ἐσθίωντες* (*les mangeants les eulogies du Christ*). On sait que dans l'Église d'Alexandrie, l'Eucharistie est toujours désignée sous le nom d'eulogie (1). Cette même inscription *εὐλογία* se trouve sur un petit coffret en bronze de la collection Basilewski, représentant le miracle de Cana (2).

Les artistes chrétiens, comme pour montrer qu'ils veulent exprimer une idée plutôt qu'un fait, réunissent ensemble des événements étrangers les uns aux autres; les corbeilles de pains recueillies, après la multiplication miraculeuse, se trouvent parfois auprès des urnes de Cana. Comme cette représentation est essentiellement symbolique l'artiste se préoccupe peu du nombre des récipients; aussi lui arrive-t-il de dessiner huit corbeilles au lieu de sept ou de douze, et une, deux, trois, cinq ou sept urnes de vin, au lieu des six qu'indique le texte sacré.

PAIN. — Comme le pain accompagne ordinairement le poisson, nous parlerons de cette association iconographique dans un paragraphe spécial. Ici, nous nous bornerons à rappeler que les pains figurés dans les fresques sont souvent marqués du X, monogramme du Christ.

En 1869, on a trouvé dans les fouilles de Porto une lampe en bronze du IV^e siècle, représentant le vaisseau de l'Église. La poupe est formée du serpent tentateur, tenant entre ses dents la pomme fatale; mais il est vaincu par la croix qui le domine, et l'on voit à la proue un dauphin tenant dans sa bouche le pain eucharistique: d'un côté, la cause du mal; de l'autre, son remède triomphant (3).

POISSON. — Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit dans notre *Histoire du Baptême*, de l'*Ichtus* au point de vue philologique, ni de la célèbre inscription d'Autun (4), mais nous devons faire remarquer qu'en dehors de l'origine anagrammatique de ce symbole, plu-

(1) De Rossi, *Bullet.*, anno III, p. 74.

(2) *Ibid.*, 1872, p. 19.

(3) *Ibid.*, 1869, p. 16; 1870, p. 172.

(4) T. II, p. 55 et 522.

sieurs motifs ont pu le populariser parmi les premiers Chrétiens. Tous les écrivains des âges primitifs comparant la vie à une mer, l'homme a dû être assimilé au poisson; or, Jésus-Christ n'est-il pas l'homme par excellence? En tant que Sauveur, n'est-il point figuré par le poisson que le jeune Tobie pêcha dans le Tigre, pour délivrer Sara du démon et rendre la vue à son père Tobie? Les Pères de l'Église n'assimilaient-ils pas Jésus-Christ lui-même, considéré comme victime, au poisson frit qu'il servit à ses disciples sur les bords du lac de Tibériade?

Tous les poissons qui accompagnent les inscriptions ne se rapportent pas au Christ *eucharistique*; mais il en est dont l'allusion est évidente. Telle est la pierre sépulcrale de Maritima, ornée du poisson et de l'ancre, avec l'inscription suivante :

Μαριτίμα σεμνε γλυκερὸν φῶς ὃ κατελάσας
Ἔγχεσ μετὰ σοῦ (ΙΧΘΥΝ) πανθάνατον κατὰ πάντα
Εἰσέθει γὰρ σὴ παντοσε σε προάγει (1).

Vénéral Maritima, jamais tu ne perdis la très douce lumière : car tu portais avec toi (*le Poisson*), le Seigneur immortel des créatures. Ton céleste amour t'a ravi dans le sein de l'infini.

« Ainsi donc, dit M. Maurus Wolter (2), c'est un vœu très tendre adressé à une sainte défunte, probablement à une vierge; on la félicite d'avoir quitté non pas la *lumière surnaturelle* et vraiment *douce*, mais la lumière terrestre, puisqu'en mourant elle a porté dans son cœur la source de la lumière éternelle, le Christ, l'immortel *ICHTUS*, qui, en récompense de sa piété, est supplié de la conduire dans la *Vie éternelle*. Tout ce que disent les Pères du Poisson mystique, comme divin dispensateur de la lumière, de la vie et de la nourriture, est résumé ici en peu de mots : vraisemblablement c'est une allusion au saint *Viatique*. »

M. Roller, très disposé à voir des subtilités dans les interprétations du symbolisme catholique, n'en reconnaît pas moins une pensée eucharistique dans une fresque, peu ancienne du reste, du cimetière de Sainte-Cyriaque. « Un poisson, dit-il (3), nage dans un marais dont les bords sont figurés par des roseaux et des plantes aquatiques; il semble s'avancer et s'offrir de lui-même à un gros oiseau qui marche

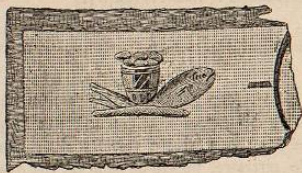
(1) Migne, *Patr. gr.*, t. XIII, p. 497.

(2) *Les Catac. de Rome*, p. 193.

(3) *Les Catac. de Rome*, t. I, p. 106.

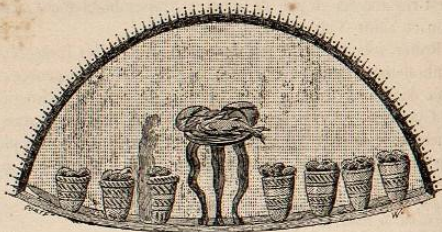
sur la rive ; celui-ci ouvre le bec fort large, comme pour avaler l'énorme poisson. L'in vraisemblance du dessin prouve qu'il s'agit bien là d'une scène allégorique. Le poisson est plus gros que l'oiseau, comme le Christ est plus grand que le fidèle. Le poisson, pour se prêter à une opération si difficile, est plus haut placé que l'oiseau, contrairement aux lois naturelles. En outre, l'eau est figurée plus élevée que la terre ; évidemment il ne pouvait s'agir d'une pêche faite par un oiseau aquatique. Si l'on veut bien se rappeler que l'âme est souvent symbolisée par l'oiseau, on pourra émettre l'hypothèse qu'il s'agit ici d'un croyant vivant du Christ, d'un fidèle se nourrissant du poisson sacré, comme du pain descendu du Ciel. »

POISSON ET PAIN. — Presque toujours, le poisson est accompagné d'autres symboles, et c'est de ce rapprochement qu'il emprunte sa signification spéciale. Il prend celle de l'Eucharistie, quand il est accompagné de pains ; quand, en nageant, il porte sur son dos une corbeille



Poisson et corbeille de pains.

de pains ; quand il est placé, en guise de plat, sur une table où sont également plusieurs pains ; quand il est béni en même temps qu'un



Trépiéd au poisson (cimetière de Saint-Calliste).

pain, par un homme qu'on devine être prêtre, comme dans une fresque de la crypte de Lucine.

Cette peinture du ^{VI} siècle représente deux poissons nageant à fleur d'eau ; ils portent chacun sur le dos une corbeille d'osier contenant un vase plein de vin rouge et cinq pains. Ce sont de ces petites galettes couleur de cendre, que les Romains appelaient *mamphule* ou pains syriens. M. de Rossi voit là une des plus antiques images de l'Eucharistie et rappelle à ce sujet la lettre où saint Jérôme, parlant de saint Exupère de Toulouse, dit que « personne n'est plus riche que celui qui porte dans une corbeille le corps de Jésus-Christ, et son sang dans un vase de verre. » Pour M. de Rossi, les deux poissons symbolisent Jésus-Christ ; l'Ichthys eucharistique serait donc identifié avec le pain et le vin des sacrés Mystères ; ce serait là une évidente proclamation du dogme de la présence réelle. Remarquons toutefois que, si le poisson est la représentation hiéroglyphique du Sauveur, c'est aussi celle du chrétien qui, selon l'expression de l'inscription d'Autun, est fils de l'Ichthys céleste. L'application d'un même symbole tantôt au Christ, tantôt au fidèle, paraissait toute naturelle aux premiers Chrétiens qui croyaient si profondément à leur incorporation à Jésus-Christ, par la foi et les sacrements. Il est donc fort admissible que, dans la représentation qui nous occupe, les poissons figurent des fidèles. C'est l'opinion de M. le chanoine Davin. « Les deux poissons, dit-il (1), nagent en face l'un de l'autre vers un objet central, aujourd'hui disparu, qui, d'après les analogies, doit être une ancre. Ce sont les fidèles vivant et se mouvant autour du Christ dans les eaux de leur baptême et munis du Viatique céleste, qu'on trouve ailleurs sous la forme d'un vase de lait, porté sur le dos des brebis ; double image de l'aliment eucharistique que, chaque dimanche, ils rapportaient de l'église dans leurs maisons. On a vu dans ces poissons une image répétée du Christ, sur lequel serait le pain et le vin, identifiés avec lui-même, et, dans ce groupe, un symbole énergétique de la transsubstantiation. L'explication que nous donnons est bien plus naturelle ; elle rentre dans l'interprétation qui nous paraît certaine du groupe de l'ancre et des deux poissons. »

Dans la crypte de Saint-Corneille, on voit également, deux fois retracée, l'image d'un poisson nageant dans les flots et portant sur son dos une corbeille avec des pains ; au-dessus est un objet rouge et

(1) *La Capella greca*, dans la *Rev. de l'Art chrétien*, janv. 1878.

allongé, qui ne peut être autre chose qu'un vase de verre plein de vin.

Dans la chambre des Sacrements, au cimetière de Saint-Calliste, une autre peinture du ⁿ^o siècle nous montre une table semblable au trépied de l'antiquité, où se trouvent un pain et un poisson; à gauche, un personnage vêtu d'un *pallium* rouge, costume habituel du prêtre chrétien, impose les mains sur ces offrandes. Vis-à-vis de lui, une Orante prie, les mains étendues et levées vers le ciel. Pour mieux donner à cette scène le caractère de consécration eucharistique, l'artiste a mis en regard le sacrifice d'Abraham, c'est-à-dire la figure à côté de la réalité.

M. l'abbé Pillet, en examinant cette fresque en détail, n'y voit pas seulement l'affirmation de la doctrine eucharistique par un fait incontestable, mais aussi dans ses développements théologiques. « Si l'on y regarde de près, dit-il (1), on voit que le prêtre, revêtu du *pallium*, n'étend pas ses mains sur tous les objets posés devant lui, sur le meuble qui est en même temps une table et un autel. S'il détourne la tête, c'est pour montrer que l'action qu'il fait n'est pas l'œuvre de son énergie personnelle, et sa main qui recouvre le poisson seul montre que c'est l'œuvre divin qui seul est la victime du sacrifice. Le pain placé à côté du poisson n'est pas sous la main du sacrificateur; il n'est pas offert, il n'est là que pour cacher la véritable victime, aux yeux de l'Église représentée par l'Orante qui élève les mains au ciel et qui prie, pendant que s'opère l'action mystérieuse. Il n'est pas possible de méconnaître, dans cette allégorie, la doctrine catholique sur le Sacrement de nos autels, comme on ne peut s'empêcher de découvrir derrière l'artiste qui exécutait ces représentations significatives, l'intelligence du prêtre, du docteur, de Calliste lui-même peut-être, qui dirigeait la main du peintre, et qui écrivait ainsi sur les parois d'un cimetière le premier de nos traités sur l'Eucharistie. »

Dans l'ambulacre de la catacombe apostolique de Domitille, une fresque du second siècle représente deux convives, assis sur un lit, devant un trépied où sont un poisson et trois pains. Or, comme près de là est la représentation du banquet céleste, l'ensemble de ces peintures signifie que l'Eucharistie sert de préparation au banquet de la vie éternelle.

(1) Souvenirs du cimetière de Saint-Calliste, dans la *Rev. des Sciences eccl.*, t. XLII, p. 353.

Sur la pierre tombale de Suintrophion, trouvée près de Modène en 1862, on voit deux poissons tenant chacun, dans sa bouche, un pain timbré d'une croix; les deux poissons sont séparés par cinq



Les deux poissons et les sept pains.

autres pains également marqués d'une croix. On a voulu par là rappeler que le défunt s'était nourri pendant sa vie de l'aliment divin qui lui procurerait la résurrection bienheureuse (1).

Il existe beaucoup d'autres monuments analogues, par exemple une belle mosaïque de Pesaro, représentant plusieurs pains et plusieurs poissons, un marbre de Ravenne où l'on voit l'image d'un pain entre deux poissons, une épitaphe trouvée à Porto, où trois hommes font un repas composé de pain et de poisson (2).

M. Filliette, de Versailles, possède dans sa collection numismatique une bague chrétienne antique, dont le chaton représente un vase surmonté d'une palme, sur lequel sont perchées deux colombes. A droite de ce vase, on voit un poisson; à gauche, un pain de forme oblongue.



SACRIFICES DE L'ANCIENNE LOI. — Dans les peintures des catacombes, comme dans le langage des Pères, le sacrifice d'Abraham est la figure du sacrifice non sanglant de la messe et du sacrifice sanglant de la croix, le premier, représenté par Isaac, et le second, par le bélier ou l'agneau.

Une mosaïque de Saint-Vital de Ravenne (VI^e siècle) représente le sacrifice de Melchisédech qui bénit, sur un autel, deux pains et un petit

(1) De Rossi, *Bull.*, 1863, p. 76.

(2) *Ibid.*, 1^{re} série, t. IV, p. 41; *Roma crist. sotter.*, t. I, c. XIII.

vase rempli de vin. En face de lui, on voit Abel debout, ayant les mains élevées au ciel. C'est une allégorie vivante de l'Eucharistie.

On n'a commencé qu'au ^{vi} siècle à dégager le sacrifice eucharistique de ses types figuratifs. C'est encore Melchisédech qui représente le prêtre, mais l'autel apparaît dans sa forme liturgique, avec son calice, ses hosties et ses nappes. C'est seulement au ^{ix} siècle que les diverses scènes de la messe sont rendues dans toute leur réalité. Toutefois, les figures symboliques persévèrent jusque dans le cours du moyen âge, où l'on voit Melchisédech, revêtu d'une chasuble, donnant une grande hostie crucifère à Abraham, habillé en guerrier.

VASE DE LAIT. — Dans les cimetières de l'Ardéatine, de la voie Lavicane, de Sainte-Domitille, on voit un vase suspendu à la houlette du Bon-Pasteur, ou placé sur le dos de l'Agneau divin. Au cimetière de la voie Nomentane, le Bon-Pasteur est représenté entre deux de ces vases, posant sa houlette sur l'un d'eux. Au cimetière de Saint-



Le vase de lait et le bâton pastoral
(catacombe Domitille).



Agneau portant le vase de lait nimbé
(catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin).

Pierre-et-Saint-Marcellin, le vase qui se trouve sur le dos de l'agneau est entouré d'un nimbe, pour indiquer son divin contenu : c'est pour ainsi dire le pendant du poisson portant la corbeille de pains.

Dans un des plus anciens *cubacula* de la crypte de Lucine, on voit, non loin du poisson vivant, un vase de lait posé sur un autel mystique, avec l'accompagnement obligé du *pedum*. Près de là, une brebis et un bélier : c'est le troupeau des fidèles, qui doit se nourrir du lait

divin, c'est-à-dire de la chair et du sang du divin Pasteur immolé sur l'autel du sacrifice.

Cette signification du vase de lait est mentionnée dans plusieurs anciens documents. Sainte Perpétue raconte que, la veille de son martyre, le Bon Pasteur apparut dans sa prison, prit dans le vase qu'il portait du lait caillé et le lui offrit. La Sainte reçut le Don divin dans ses mains superposées, le mangea, et tous les assistants dirent *Amen* (1). C'est bien là le rite eucharistique des premiers siècles; par conséquent, il faut considérer le *caseus* du Bon-Pasteur comme un symbole de l'Eucharistie. Clément d'Alexandrie donne le nom de *lait* à la nourriture eucharistique distribuée aux fidèles. Saint Augustin, dans un de ses sermons (2), explique ainsi le symbolisme du lait, qui figure l'humilité victorieuse de l'orgueil : « Comment un mortel pourrait-il approcher de cette nourriture (la chair et le sang du Sauveur) ? Comment pourrait-il acquérir un cœur digne de la recevoir ? Il fallait qu'elle devint lait et pût ainsi parvenir aux petits. Mais comment la chair peut-elle se changer en lait, à moins de passer d'abord par la chair ? Dans la mère, il en est ainsi : ce que la mère mange devient la nourriture de l'enfant. Mais, comme il ne peut encore lui-même manger le pain, la mère incarne le pain en sa chair et nourrit ainsi l'enfant du même pain qu'elle-même, par le jus de son lait. » Ainsi donc, l'Eucharistie est assimilée au lait, transformation de la chair, pour les fidèles qui sont considérés comme des enfants nourris à la mamelle de l'Église. »

Il ne faut pas oublier que les néophytes étaient désignés sous le nom *d'infantes*. Le lait étant la nourriture des enfants, il était très naturel, alors qu'on se trouvait obligé de désigner l'Eucharistie sous des termes voilés, de lui donner le nom de *lait*. « L'Agneau, dit saint Zénon (3), a infusé avec amour son doux lait dans vos lèvres entrouvertes et vagissantes. »

Tous les archéologues n'admettent point cette explication mystique. « Ce vase, dit M. Darcel (4), nous semble plutôt devoir contenir le sang de l'Agneau lui-même, comme fait plus tard le calice dans l'art du moyen âge. Les peintres des catacombes n'ont point été, comme

(1) Ruinat, *Act. sinc.*, p. 87.

(2) *Enarrat. in Ps. XXXIII.*

(3) *Invit. II ad fontem*, n° 45.

(4) *Collection Basilewski*, p. 12.

ceux des XII^e et XIII^e siècles, jusqu'à représenter l'agneau avec une plaie béante d'où coule le sang qui emplit un vase qui, sous la main de ces derniers, prend nécessairement la forme d'un calice; mais il est possible qu'à côté de l'agneau lui-même qui est la chair, ils aient figuré le sang par le vase qui le soutient. Ce symbole semble d'ailleurs appartenir à une époque assez avancée des catacombes, à en juger par le nimbe qui l'entoure dans une de ses représentations. » Nous ferons observer que plusieurs de ces représentations remontent au II^e siècle (1), et que, même en admettant l'interprétation de M. Darcel, le vase du Bon-Pasteur n'en resterait pas moins un symbole eucharistique, puisqu'il contiendrait le sang de l'Agneau divin.

Dans les temps modernes, on a imaginé quelques autres emblèmes eucharistiques.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'on a fait du pélican un symbole de Jésus caché dans l'Eucharistie, en changeant à tort la tradition séculaire. Le pélican ne nourrit pas ses petits du sang qui découle de sa poitrine entr'ouverte, mais il ressuscite ses petits en les arrosant de son sang. C'est ce qu'a exprimé saint Thomas dans cette belle strophe :

Pie Pellicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla salvum facere
Totum quit ab omni mundum scelere.

L'agneau sur l'autel exprime plutôt l'idée de sacrifice que celle de la communion. Toutefois, on peut considérer comme un sujet eucharistique l'*Adoration de l'Agneau*, composition qui a illustré les noms d'Hubert et de Jean Van Eyck. Ce célèbre tableau, actuellement placé dans une chapelle latérale de la cathédrale de Gand, fut commencé en 1420, par Hubert, et terminé, après sa mort, par son frère Jean, en 1432.

Les deux frères ont pris pour thème deux passages de l'Apocalypse, interprétés largement, et autour duquel ils ont groupé toutes les idées chrétiennes. L'Agneau mystique est debout sur un autel couvert d'une nappe blanche; de sa poitrine s'échappe un filet de sang qui tombe dans un calice. Au-dessus, on voit la colombe divine et le Père Éternel bénissant les fidèles qui se pressent au bas du tableau.

(1) Bosio, *Roma sotter.*, p. 249, 363, 455; Buonarroti, *Osservat.*, p. 32; De Rossi, *Roma Sotter.*, t. I, p. 349; Guéranger, *Sainte Cécile*, p. 235.

La Sainte Vierge est assise à sa droite, tandis qu'à sa gauche, saint Jean-Baptiste désigne le Christ. Autour de la Sainte Trinité, des anges jouent des instruments, balancent des encensoirs. C'est également pour adorer l'Agneau mystique que s'avancent des groupes de vierges martyres, de moines, de papes, d'évêques, de prêtres, d'ermites, de pèlerins, de martyrs, de prophètes de l'Ancien Testament, de soldats, de juges, etc.

En haut du retable, la désobéissance de nos premiers parents explique la mort volontaire du Dieu martyr. Plus de 300 figures occupent la surface du retable ouvert et les douze panneaux dont huit sont mobiles, et qui, en se fermant, couvrent les autres. Les peintures extérieures se rattachent plus ou moins directement à la scène principale. « On dirait là, dit M. A. Michiels (1), un vaste synode, une immense réunion de tous les peuples qui glorifient le principe chrétien et ont pour ambassadeurs, pour représentants, les individus choisis dans toutes les classes de la société. D'autres personnages complètent le symbole : par leur rapport avec les traditions catholiques, ils donnent le sens intime de cette fête solennelle. Ce fut la grande épopée homérique de la peinture néerlandaise, une fertile création étudiée pendant près de deux siècles. Sur ce tronc merveilleux, sur cet arbre de Jessé, verdoyèrent tous les rameaux, s'épanouirent toutes les fleurs que, durant une longue suite d'années, l'imagination produisit dans les campagnes flamandes. »

Les volets du célèbre tableau des Van Eyck, vendus en 1817, se trouvent aujourd'hui au musée de Berlin, qui possède également une belle copie du panneau central, exécutée en 1559, par Michel Coxie.

Il existe un certain nombre de recueils consacrés aux emblèmes eucharistiques : des gravures de Mallery et de L. Gaultier illustrent les *Tableaux sacrés des figures de l'Eucharistie*, par L. Richeome (Paris 1601). L'*Orpheus eucharisticus* d'Augustin Cheneau (Paris 1657) contient une centaine de gravures à l'eau forte, représentant des emblèmes eucharistiques. Cet ouvrage a été traduit par le P. A. Lubin, sous ce titre : *Emblèmes sacrés sur le très saint et très agréable sacrement de l'Eucharistie*.

(1) *Hist. de la peinture flamande*, t. II, p. 60.